PIERRE PELOT

GIVRE NOIR

VENDREDI 13

Extrait de la publication

3

Dehors, l'été qui avait grillé plus fort que jamais tout au long du jour couvait maintenant sous la nuit piquée de constellations de braises. La ville s'aplatissait dans une immobilité grésillante, parcourue de petits bruits épars et incertains, comme ces craquètements convulsifs qui accompagnent le refroidissement d'un moteur, sous sa carcasse de tôle.

Dans le jardin, les buissons de buis et les méchantes roses trémières laissaient filtrer des froissements d'insectes spectraux sur des tons d'acouphènes et des stridulations de grillons dispersés, les gratouillis de papillons de nuit escaladant obstinément les moustiquaires tirées sur les fenêtres ouvertes qui semblaient repousser également le moindre courant d'air. Au loin, de temps à autre, dans une rue perdue sur un des bords de la nuit, s'élevait et retombait le soupir épuisé d'une voiture.

Le téléphone sonna deux fois, une sonnerie désagréable, fracassant d'un coup la clarté lunaire coulée dans la maison, rebondissant en fragments sur les boiseries cirées et les volutes fleuries de la tapisserie d'un autre âge,

Extrait de la publication

puis le silence s'est tendu de nouveau dans la nuit d'août caniculaire. De nouveau les crépitements des insectes du jardin. Les légers chocs des papillons nocturnes insinués par la moustiquaire crevée contre la vitre de la porte d'entrée.
La pièce était spacieuse. Un escalier massif prenait naissance dans le fond, pour quelques volées de marches vers un palier, puis s'élançant sur la droite et disparaissant à l'étage. La rampe balustrée et sculptée, scandaleusement peinte d'une teinte que la nuit de pleine lune engouffrée salissait dans un rose incertain. Un trait de lumière filtrante dessinait le pourtour d'une des portes du fond, cernée d'un trait de lumière, de derrière laquelle montait le son discret d'une télé. Une autre porte était entrouverte sur la cuisine.
Il y avait un canapé adossé à la cloison sous l'escalier, une petite table basse sur laquelle étaient posés le téléphone et des revues en tas, une lampe d'architecte pincée au plateau du meuble.
Et le téléphone se remit à sonner. Quatre longs coups de son grelot idiot. Au bout de quoi, de nouveau le silence, chargé pour un temps mort de vibrations fantômes rebondissantes comme des esquilles sonores plantées dans les tapis.
En haut de l'escalier le couloir de l'étage s'éclaira, la lumière débordant sur une partie du vaste plafond de frises de pin pentu du grand living. On entendit ronchonner Nell avant de la voir, puis claquer ses pieds nus sur le plancher du couloir.

Extrait de la publication

La porte détourée de lumière s'ouvrit libérant un flot de lumière sourde qui se déversa dans la pièce et découpa la silhouette en contre-jour du bonhomme, jeta son ombre sur le parquet et le tapis. Il entra dans la pièce, marcha vers le téléphone et s'arrêta pile au moment où les jambes nues de Nell apparurent en haut de l'escalier. Ses jambes longues couleur de pain doré caressées par la lumière de lune et ce qui débordait de la cuisine. Vêtue d'un slip modèle réduit et d'un maillot de basket trop lâche, le numéro 5 sur le ventre. Elle avait le visage froissé de contrariété, ses cheveux blonds et courts hérissés en tous sens. Il y avait dans son apparition quelque chose d'indéniablement impressionnant. Elle descendit quelques marches, fourrageant dans sa tignasse courte ébouriffée, s'arrêta. Fixant dans le clair-obscur de la salle, en bas, le combiné téléphonique sur la table basse à gauche du canapé.

– Pauvre mec, maugréa-t-elle. Lamentable mec.

Stany s'approcha de la table basse, tandis que la gamine rajustait son maillot glissant de toutes parts et dévoilant par tout un tas d'échancrures bâillantes des bouts de peau et des ombres mouvantes qu'il était censé camoufler.

Le vieil homme poussa le bouton de la lampe et la lumière rousse se mêla à celle blême de la lune. Il se redressa, grimaçant et le dos raide, et contempla en souriant la gamine arrêtée dans l'escalier – assurément spectaculaire. Sa robe de chambre fatiguée pendouillait de partout, ouverte sur la figure de proue d'une bedaine

Extrait de la publication

gagnante, un journal roulé dépassant d'une poche. Ses pantalons cargués sur ses mollets étaient retenus par de larges bretelles qui tranchaient un marcel défraîchi. Coiffé d'une casquette de base-ball. Il tenait dans une main un téléphone sans fil dont les dimensions avouaient l'âge.
– Nell ? dit-il.
– Le téléphone a sonné, dit la gamine.
– Évidemment le téléphone a sonné... C'est même ce qui m'a poussé à répondre. Tu étais là ?
– C'était pour moi ?
– Je te croyais sortie, comme tout le monde, dit Stany.
– Comment ça, comme tout le monde ?
– Ta tante. Exceptés toi et moi, ta tante, c'est tout le monde.
– Justement, dit-elle. Je te croyais sorti, toi aussi, moi aussi...
Elle descendit les dernières marches et resta debout là, à remuer les orteils et regarder dans le vague. Ses paupières étaient gonflées. Elle avait des joues rebondies, un petit nez rond et rougi.
Il la regardait toujours de cette manière appuyée, pas seulement à cet instant, comme s'il la rencontrait pour la première fois. Qu'elle fût très décemment vêtue ou pas vraiment. Il l'avait vue bien petite, et puis grandir, et lui pousser cette silhouette d'à présent, se fuseler ses cuisses, rondir ces seins qui dans la nuit suante tendaient le maillot de sportif qu'elle avait passé à la va-vite. Il avait suivi sa croissance depuis une paille de quasiment vingt ans.

Extrait de la publication

– Eh bien tu vois, dit le vieil homme, le désert de cette maison n'est que virtuel et cache une véritable affluence. Il a sonné deux fois. La première, c'était peut-être pour toi, si tu...
– J'ai entendu. Le temps que je me lève...
– Tu as perdu ton portable ?
– Non.
– Nous ne sommes pas samedi soir ? C'est bien samedi soir, dis-moi, Nell.
Elle renifla un bon coup, se tapota le nez du dos de la main. Accoudée au pilastre de l'escalier, son échancrure révélait des ombres et des creux.
– Ce sera bientôt plus, dit-elle.
– Et tu étais couchée ? Un samedi soir ?
– Mmm, fit Nell. J'étais couchée sur mon lit, comme ça, mais pas vraiment couchée, je me suis à moitié endormie avec Barnabé... C'était pas pour moi, alors ?
– Pour toi ?
– Le téléphone. C'était pas pour moi, alors ?
Le regard du vieil homme rasait la visière baissée de sa casquette. Il soupira.
– Oui, le téléphone. Oui... Non. J'ai bien peur que non, et j'aurais préféré, tu vois... Non, c'était ta tante.
Nell grimaça, des lèvres et du nez.
– Ha, dit-elle. C'est quoi cette nouvelle mode de rester cloîtré à la maison, maintenant ? je veux dire... Tu ne sors plus, toi ?
Stany haussa des sourcils étonnés et laissa fuser un nouveau soupir bruyant. Il dit :

Extrait de la publication

– Comment ça je ne sors plus ? J'ai passé la journée dehors sous le tilleul, à respirer les gaz d'échappement du garage d'à côté comme si c'était un plaisir. En plein mois d'août, toute la France travailleuse est en vacances à l'autre bout, sauf le garage d'à côté. Je crois qu'ils envisagent de réparer des avions. Ils ont fait des essais de moteurs incroyables, tout l'après-midi.
– Avant, dit Nell, tu sortais avec elle.
– À mon avis, ça ne va pas être des petits. Des Concorde, tu crois ? Je ne sais quoi. Des Messerschmitt.
– Vous ne vous quittiez pas d'une semelle. Avant.
Le regard de Stany posé sur Nell accoudée à la rampe d'escalier se fit songeur, s'absenta. Puis changea et devint légèrement fixe. Il dit comme s'il s'adressait à quelqu'un à l'écart, ou simplement à lui-même :
– Oui... Tu n'as pas entendu courir des bruits, par hasard ? Des bruits qui traîneraient ici ou là, sur cette reconversion du garage dans l'aéronautique... Des fois que.
Un temps, son regard filtrant s'attarda sur Nell, sur une partie de Nell, le spectacle à l'évidence ne lui déplaisant pas. Naturellement et sans ostentation. Comme il eût regardé les roses trémières du jardin, ou un beau paysage, ou le soleil qui se couchait derrière les usines. Ou la photo glacée de Kate Beckinsale dans un magazine. Il dit :
– Ça me ferait plaisir qu'on parle un peu, une fois, Nell. Tous les deux. On ne parle jamais. Je profite de l'opportunité de notre rencontre à ce carrefour de la nuit pour te demander ce que tu penses de cette éventualité.

Extrait de la publication

Elle quitta l'escalier et marcha vers la table basse sur laquelle elle se pencha et saisit un paquet de Stuyvesant, une main sur sa poitrine pour contenir le bâillement du décolleté de son maillot... D'une pichenette, elle fit sortir du paquet une cigarette qu'elle pinça au bout de ses lèvres et qui tremblota quand elle dit :
– J'ai pas trop la tête à penser, oncle Stany.
– Ça me ferait plaisir qu'on parle un peu, tous les deux. Il faudrait qu'on trouve un moment.
Elle cherchait des yeux, sur la table, de quoi allumer la cigarette, probablement. Elle dit :
– J'ai l'impression que c'est pas les moments qui vont manquer, en ce moment... Il n'y a pas eu d'autre appel, avant celui-là ? À force d'attendre, je me suis endormie un peu...
– Ça explique, remarqua Stany avec un petit hochement de tête.
– Quoi, « ça explique » ? Ça explique quoi ?
– Que je ne t'aie pas entendue aller et venir au-dessus de ma tête, dans ta chambre, ni ailleurs dans cette maison aux cloisons de carton. D'habitude c'est ce que tu fais : aller et venir... Non, pas d'appel avant celui de ta tante.
Nell retira la cigarette de ses lèvres et la garda entre ses doigts. Après un temps elle se pencha sans s'occuper de son décolleté et remit la Stuyvesant dans le paquet. Une petite étoile de rides au milieu du front marquait sa perplexité. Elle dit :
– Pourquoi vous ne faites plus de sorties ensemble comme avant ? Prendre un verre, aller au cinéma, ou

Extrait de la publication

bien danser au Miramor, comme vous le faisiez ? Des trucs comme ça.
Il haussa une épaule, une main dans la poche de sa robe de chambre, le sans fil dans l'autre, pendante. La chaleur ambiante ne semblait pas le gêner le moins du monde et il supportait apparemment le vêtement comme en plein hiver. Il dit :
– Ah. Va savoir... Sérieusement, tu verrais un inconvénient à ce qu'on discute de choses et d'autres un de ces quatre ? Une conversation, en somme.
La perplexité de Nell s'accentua.
– En ce moment, on fait quoi ?
– En ce moment, c'est juste comme grignoter des cacahuètes salées à l'apéritif, pour se mettre en appétit. Une conversation, ça demande un peu de temps et de tranquillité.
Après la perplexité, un soupçon d'inquiétude...
– Parce qu'on n'est pas tranquilles ? Je trouve que c'est la nuit la plus tranquille à vachement loin à la ronde...
– Prendre le temps de choisir ses mots... de se creuser la tête un peu... Ne pas se contenter des banalités quotidiennes.
Les sourcils froncés de Nell se rejoignirent à la racine de son nez.
– Qu'est-ce qui t'arrive, oncle Stany ?
Il soutint son regard méfiant trois secondes et soupira lourdement. Ses épaules s'affaissèrent.
– Ce soir, on ne dispose pas du temps nécessaire. Mado va rentrer avec cette connaissance... Elle ne va pas tarder.

Extrait de la publication

– Comment tu fais pour ne pas cuire à l'étouffée dans cette robe de chambre, par une chaleur pareille ?
– Oh... Ma foi, je n'en ai pas d'autre... Juste celle-ci, lointain cadeau de ta tante mon épouse. Généreuse personne. « Confortable », elle a dit quand elle me l'a offerte...
Elle ne changea rien à son regard soupçonneux, puis s'éloigna, en quelques pas dansant sur la pointe des pieds et entra dans la cuisine. La lumière blanche du néon se déversa dans cette partie du hall par la porte laissée ouverte. Du temps qu'elle fut absente, Stany ne bougea pas d'un pouce, après avoir posé le sans fil sur la table. Une silhouette de gros et grand ours sortie d'un dessin animé. Avec une casquette.
Nell revint, soufflant un nuage de fumée, elle laissa la porte de la cuisine ouverte derrière elle, la lumière blanche déversée. Elle demanda, dissipant la fumée d'un battement de main, considérant les sourcils froncés le vieil homme :
– Ça va ?
– Très bien, ma petite Nell ! lança Stany gaillardement. Métamorphose en cours, c'est tout.
– Quelle métamorphose ?
– J'essaie de devenir ce genre d'animal à sang froid que ta tante a su être depuis sa naissance. Parce qu'il serait temps pour moi de me mettre au diapason... Le sang froid. Je tends vers une idéale température des fluides corporels...
Visiblement, la gamine abandonna, sitôt amorcé, son effort de compréhension des propos sibyllins tenus par le nounours en robe de chambre et casquette de

Extrait de la publication

base-ball. Elle croisa les bras, s'appuya d'une épaule au mur sous l'escalier. Ferma un œil à cause de la fumée de la cigarette. Elle dit :
– C'est pour me surveiller que tu n'es pas sorti ? Pour qu'un de vous deux soit toujours sur le tas ?
Stany ouvrit des yeux ronds. L'expression fit remonter la visière de sa casquette.
– Allons bon ! Quelle idée ? Te surveiller ? Moi ? Comme si je le pouvais. Sans blague, Nell, tu es toujours dans toutes les directions à la fois et avant qu'on trouve laquelle est la bonne, vloup ! te voilà dans une autre. Sur le tas, hein ? quelle idée !
– Parce que Mado et toi, dit la gamine du coin des lèvres, vous n'avez jamais encadré ce type, je le sais bien. Tu crois que je ne t'ai pas vu venir tout à l'heure, mine de rien, avec le garage ?
Les yeux de Stany repassèrent en rondeur exorbitée.
– Je n'encadrerais pas un type ? Moi ? Quel garage ?
– Arnaud.
– Qu'est-ce que c'est que ça, le garage Arnaud ? Je t'ai parlé du garage d'à côté, oui, pas d'un autre...
Nell soutint son regard de poisson ahuri, soupira. De la cendre se décrocha de la cigarette et tomba dans l'échancrure du maillot et elle ne broncha pas. Passant abruptement à un autre sujet, elle dit :
– Et c'est quoi cette histoire de connaissance ? Tu as dit qu'elle allait rentrer avec une connaissance.
Le vieil homme conserva un instant son expression ahurie, qui finit par s'effriter, ses yeux redevenus normaux.

Extrait de la publication

– Ah oui. J'ai dit ça, oui, acquiesça-t-il. Une connaissance. Je ne sais pas, c'est une connaissance à elle. Quelque chose de nouveau. C'est pour ça qu'elle a appelé à cette heure, pour que j'attende et que je fasse moi aussi la connaissance de cette connaissance. Elle sait combien la bonne société me manque et elle a dû se mettre en tête de me faire plaisir.
Nell à son tour ouvrit des yeux ronds.
– Elle va ramener quelqu'un ici ? Maintenant ? Ce soir ?
– J'en ai peur.
Un soupir glissa entre eux, qui venait de nulle part et parut durer dix fois plus. Puis Nell retrouva son froncement frontal soupçonneux.
– Me manque le mode d'emploi pour un ou deux trucs, dit-elle sur un ton bas. C'est comme vouloir qu'on discute, d'un seul coup, ça tient quelle place, dans ce micmac ?
– Je ne vois aucun micmac dans cette pièce, ma petite. Rien qui y ressemble. Je comprends pas ce que tu veux dire...
Elle énonça en détachant ses mots, finaude :
– Vous avez mijoté un plan, tous les deux, Mado et toi. J'ai pas le mode d'emploi. Il n'y a pas que les autres, qui sont capables d'avoir des intuitions, je peux m'y mettre, moi aussi.
Stany balança la tête, expulsant bruyamment l'air de ses poumons, disant :
– C'est peut-être moi qui suis en robe de chambre par cette chaleur, mais ça n'a pas l'air d'aller très fort, toi,

Extrait de la publication

n'est-ce pas ? Tu devrais boire un verre de lait froid, qu'est-ce que tu en penses ? Tu veux un verre de lait froid, Nell ? Avec de la grena...
Elle répondit sur un ton détaché qu'elle ne supportait plus le lait-grenadine depuis l'anniversaire de ses dix ans.
– C'est bien possible, admit Stany. C'est vrai que je t'ai jamais vue en boire, grenadine ou pas. Et celui qui irait prétendre que tu as encore dix ans n'aurait pas les yeux en face des trous, c'est le moins qu'on puisse dire.
– Mais quelque chose de fort, je dirais pas non.
– Quelque chose de fort.
– Si on doit vraiment boire un verre.
– Oh... Oui... Il y a belle lurette que cette maison à la déglingue ne contient plus la moindre goutte de quelque chose de fort, au vrai sens du buvable. Nous avons même, aux cuisines, diabolisé le vinaigre dans la mayonnaise.
Stany soupira encore, bruyamment, retombant dans ce qui visiblement le tracassait :
– Alors comme ça tu n'étais pas sortie et tu étais couchée sur ton lit dans cette tenue.
– Quoi, cette tenue ? Oui, pourquoi ? C'est tellement extraordinaire ?
– Si c'est extraordinaire...
Le regard rallumé de Stany s'éteignit aussitôt.
– Non, je suppose. Tu me parais bien énervée, pas vrai ?
– La chaleur m'énerve...
Elle se mit à s'éventer la poitrine en tirant et agitant son échancrure. Stany la regardait faire. Il dit sur un ton posé :

Extrait de la publication

– Si ta tante nous revient, comme elle m'en a prévenu, avec cette connaissance, tu ferais bien de t'habiller un peu. Quitte à martyriser des nerfs, autant que ce soit les tiens, qui sont habitués à la chose, dans ce cas précis...
Nell continua son jeu, avec une sorte de mimique de défi, un moment. Puis cessant brusquement :
– Elle me l'a dit, elle, qu'elle ne l'aimait pas, que ce n'était pas quelqu'un d'assez bien pour moi, gnagnagna.
– D'ailleurs, poursuivit le vieux nounours, ça m'étonne qu'elle ne soit pas là. Elle a appelé du Grillon-Bar, pour dire qu'elle arrivait.
– Elle me l'a dit sans prendre de gants. Alors, pas la peine de tourner autour du pot.
Stany eut comme un frisson contenu, absolument déplacé dans l'atmosphère moite. Il fit quelques pas, pour bouger, alla vers la porte d'entrée et puis revint pour s'arrêter exactement où il se trouvait un instant auparavant. Il dit :
– Quelqu'un, ici, entre ces murs, tournerait autour d'un pot, je m'en serais aperçu. Ou alors, dénonce-le tout de suite.
– Toi. Et arrête de faire le pitre.
Il grimaça un bref sourire :
– Ma foi, Nell, vois-tu, c'est exactement comme pour la mayonnaise sans vinaigre : il y a belle lurette que je ne me fatigue plus à tourner autour de rien, dans cette maison qui se désagrège sur nos pauvres têtes dans l'attente de l'ultime claquement de porte. Et je peux t'assurer que si les olibrius du garage d'à côté persistent

Extrait de la publication

à faire trembler l'air avec leurs moteurs comme on secoue un pommier...
– Arnaud n'est qu'ouvrier. Il fait ce qu'on lui dit de faire.
Stany leva la main, paume en avant, doigts écartés, en signe de bon entendement, jetant à la volée :
– C'est exactement comme ça que le monde, un jour, dans le paléolithique inférieur, a commencé de mal tourner. Tu savais ça ? Le jour où une retombée d'australopithèque a accepté d'accomplir sans réfléchir ce qu'un autre lui a commandé.
La gamine remonta la bretelle de son maillot d'un coup de pouce et lui retourna son sourire crispé :
– Tu ne l'as jamais fait, toi, bien entendu.
– Si. Mais à ma manière. Et puis que ce soit qui ça voudra, patron ou ouvrier, les décibels de cet après-midi se moquaient bien des classes sociales et des hiérarchies ouvrières.
– C'est un salaud, de toute façon. C'est bien ce que tu penses, toi aussi ?
Stany leva les yeux vers sa visière.
– Allons bon, maintenant.
– Arrête de faire l'étonné. Mado et toi, c'est ce que vous avez toujours pensé, du premier instant où vous l'avez vu.
– Allons bon.
– Et vous aviez raison, voilà. Vous aviez raison, d'accord. Tu es content ?
Stany ferma les yeux. Les rouvrit. Il la regarda écraser nerveusement la cigarette dans un cendrier posé au sommet des magazines entassés sur la table basse. La regarda

Extrait de la publication

se redresser et essuyer ses paumes sur le maillot plaqué sur son ventre. Il dit, posément :
– Nell, ma petite Nell, s'il te plaît, de qui parle-t-on ?
Les lèvres de Nell tremblèrent. Elle lança d'une traite sur un ton cahoteux :
– De ce salaud qui m'a larguée, voilà de qui on parle ! Et tu sais quoi ? Il m'avait prévenue, je devrais même pas être surprise, qu'est-ce que je raconte, je suis même pas surprise... Un tas de nanas m'avaient prévenue sur ses manières, et quand je lui ai demandé si c'était vrai, si c'était bien de cette façon qu'il s'y prenait, tu sais quoi ? Il m'a dit que oui, que c'était bien de cette façon. En rigolant. Alors, hein, pourquoi je serais surprise, maintenant ? Il dit qu'il vient vous prendre à 20 heures et s'il n'est pas là à minuit, c'est que c'est cuit. C'est qu'il a décidé de vous larguer. Définitif. Voilà sa méthode à ce nain ! Ça peut se produire une fois, deux fois, mais la troisième, on est censée avoir imprimé, et il n'y en aura pas de quatrième. Quelle heure il est ?
Stany reprit son souffle, retenu tout le temps que la jeune fille avait libéré son tourment. Il tira de la poche de sa robe de chambre une montre-bracelet sans bracelet, y jeta un coup d'œil :
– Minuit... minuit douze.
– C'est la troisième fois de la semaine, renifla bruyamment Nell.
– Une méthode de garagiste, ça, si tu veux mon avis.
– Il m'a annoncé ça hier, je le savais, putain. La troisième fois. Je savais que ça me porterait malheur.

Extrait de la publication

– La troisième fois ?
– Hier. Vendredi. Vendredi 13, en plus.
Stany émit des bruits de gorge, comme des élans de raclements avortés. Il dit :
– Allons, ne va pas croire ces bêtises superstitieuses, voyons. Tu es grande, à présent...
– C'est pas urgent de pavoiser, s'il te plaît, se rebiffa vaguement Nell. Vous n'avez plus de soucis à vous faire, tu vois, et ça n'a servi à rien de gâcher ta soirée à me surveiller.
– Je ne suis pas du genre à pavoiser, assura Stany en rempochant la montre après y avoir jeté un ultime coup d'œil. Je ne surveillais personne, toi moins que n'importe qui, et cette soirée n'est certainement pas gâchée si elle nous a permis d'échanger quelques mots et d'augurer une vraie conversation bientôt. De plus, je lisais cet articulet sur les boas, constrictors et autres, qui sont des animaux charmants et injustement calomniés.
– Minuit douze, hein ?
– Oui, mais attends, ma petite. Peut-être que cette montre aime la fantaisie, elle en est capable. Une fois, elle a indiqué 3 h 06 pendant une semaine, et rien à faire pour qu'elle change d'idée, jusqu'à ce qu'elle se décide de rattraper toute seule le temps perdu et la bonne heure...
Nell essuya ses yeux au creux de ses paumes, renifla encore, regarda ses paumes, les posa sur ses hanches et le maillot se tendit sur son ventre et redoutablement sur la rondeur de ses seins. Elle semblait avoir, bien que n'y ayant pas touché, les cheveux plus hérissés que jamais.

Extrait de la publication

– Je suis jetée depuis douze minutes... dit-elle. Quel effet tu crois que ça me fait ? Eh ben, rien. La bouche sèche, un peu...
Ils levèrent le nez l'un et l'autre et regardèrent ensemble vers la porte d'entrée, au bruit de la voiture qui s'arrêtait devant la maison.
– Ha ! Enfin, dit Stany. La voilà. Minuit quatorze.
– Je crois que ça vient, gronda Nell. Ça me fait de l'effet, ça commence... Je crois que j'ai envie d'étrangler quelqu'un.
– Ta-ta-ta ! Hors de question !
– J'en ai vraiment envie, oncle Stany. J'ai des fourmis dans les doigts. Regarde !
Elle tendait devant elle ses mains aux doigts écartés.
– Je ne regarde rien du tout, refusa Stany, et tu n'étrangleras personne dans cette tenue. La voilà qui arrive avec sa connaissance, ouste !
Dehors, deux portières claquèrent. On entendit la voix joyeuse d'une femme, suivie d'un bourdonnement très masculin.
– Par contre, continua Nell sur sa lancée, fascinée par ses doigts en éventail, je ne suis pas malheureuse. J'ai juste envie de...
– Mais oui, ouste ! dit Stany.
Se mettant en mouvement avec vivacité, attrapant Nell par un bras et la poussant vers l'escalier.
– Ouste, ouste ! Secoue les mains, ça va passer, et emporte-moi tes fourmis dans ta chambre, hop-hop-hop ! Va retrouver Barnabé ! Hop-hop-hop-hop !

Extrait de la publication

Nell monta plusieurs marches en secouant ses mains. Constatant :
– Je ne suis pas malheureuse, non.
– Bien sûr que non, tu n'es pas malheureuse, approuva Stany. Il ne manquerait plus que ça. Hop ! C'est pas une heure, pour des fourmis !
Nell acheva de grimper, secouant mollement ses mains, l'une après l'autre. Très minimal de face, son slip était catégoriquement du genre string, de pile.
Elle disparut au sommet de l'escalier au moment où la porte d'entrée s'ouvrait d'une poussée, tandis que le vieil homme continuait d'agiter vers le haut son journal en rouleau tiré de sa poche, comme s'il repoussait des choses, des présences, invisibles.

Extrait de la publication